Nelly BLANCHARD, Mannaig THOMAS, dirs, *Des littératures périphériques*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Plurial, 2014, 329 pages

Pierre Fandio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9878>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9878

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 357-362

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Fandio, « Nelly BLANCHARD, Mannaig THOMAS, dirs, *Des littératures périphériques* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9878> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9878>

non pas un vecteur de création à proprement parler » (p. 147). Entre le marché de l'art contemporain et celui de l'industrie culturelle existent des ressemblances, ni l'un ni l'autre ne sont totalement régis par la loi de l'offre et la demande. L'art en général est perçu comme un outil qui laisse une trace et qui implique et actualise un espace de liens sociaux et la photographie comme un outil de transition entre l'image et le public (pp. 99-117). Toutefois, Benoît Blanchard ne voit pas dans l'usage de la photographie un simple consommateur, il le situe à la frontière entre le monde de la création et celui de la consommation, à la fois conditionné par les clichés du monde de la consommation et par les exigences du monde de la création.

S'arrêtant aux limites juridiques et esthétiques de la photographie, l'auteur signale que la photographie n'a bénéficié d'une protection législative qu'à partir de la loi de 1957 (p. 132). Avant cette loi, les photographies appartenaient au régime de la propriété industrielle, le seul effort intellectuel qui leur était reconnu étant celui de la « mise en œuvre d'une technique » (p. 132), l'industrie culturelle photographique étant assimilée à une industrie de l'usage et non de l'image. En passant d'un statut d'œuvre manuelle à celui d'œuvre de l'esprit, la photographie est passée, du point de vue artistique, d'un médium documentaire et populaire à un médium artistique. Gagnant une légitimité esthétique et éthique, le poids médiatique de la photographie a été renforcé. Dès qu'elle fut placée sous la protection de la propriété intellectuelle, la photographie prit une dimension commerciale et entra dans le domaine du marché de l'art (pp. 133-135).

L'introduction de la photographie dans les pratiques artistiques contemporaines a entraîné des transformations dans leurs formes, présentations et normes de production. Plus les photographies s'éloignent des canons habituels, plus leur intégration dans le champ de l'art contemporain est renforcée. Son introduction dans le marché et dans les institutions a déclenché une augmentation du nombre des artistes, marchands et institutionnels. Pour essayer de comprendre l'articulation entre l'image et la société contemporaine, l'auteur s'arrête sur les cas particuliers de cinq artistes : le couple de photographes Bernd et Hilla Becher (premier Lion d'or de la Biennale de Venise attribué à un photographe), Joseph Kosuth, pour qui la photographie ne fait que « matérialiser [une] idée » (p. 158), William Wegman qui n'hésite pas à déroger aux normes de diffusion du monde de l'art et à valoriser ses photographies au-delà du marché de l'art à travers de nombreux produits dérivés. En comparant le travail de William Wegman avec celui des Becher et de Joseph Kosuth, l'auteur observe que, tandis que les derniers ont pris des éléments de sans-art pour les intégrer dans le

monde de l'art, tout en marquant clairement la frontière qui sépare ces deux domaines, William Wegman agit simultanément dans les deux domaines. Pour Benoît Blanchard, son travail est comparable à celui du dernier artiste qu'il analyse, Wolfgang Tillmans. L'un et l'autre rendent « perméable » la séparation entre le monde de l'art contemporain et la société contemporaine.

L'auteur termine le livre par une analyse pertinente du facteur ludique dans l'art contemporain. Il affirme que la photographie étant un porte-drapeau d'une créativité contemporaine décomplexée, elle possède intrinsèquement une dimension ludique. Quant à la pratique photographique, elle est perçue comme « une actualité dont la dualité art/culture se dépasse dans le ludique » (p. 175). La prise d'une photo est vue comme une mise en scène, un jeu. En même temps, l'auteur observe que l'ironie est un des modes de réception les plus communs de l'art contemporain en général et de la photographie en particulier.

Avec les techniques numériques, « nous sommes tous des photographes aujourd'hui ! » (p. 184) conclut Benoît Blanchard en reprenant le titre de l'exposition sur des photographies d'anonymes que le musée de l'Élysée de Lausanne présenta en 2007. Il constate que les images jouent un rôle de premier ordre à tous les niveaux de nos sociétés. Elles n'appartiennent plus à ceux qui les prennent, à ceux qui les vendent, pas plus qu'à ceux qui les montrent. De nos jours, l'image photographique a le rôle que chacun décide de lui donner. Quant au futur, l'auteur émet une hypothèse audacieuse, il pense que dans un avenir prochain, la photographie pourrait ne plus avoir de liens avec le monde contemporain : « La photographie pourrait ne plus être qu'un médium artistique, ce que nous appelons photographie sera alors devenu autre chose, et le vase clos du monde de l'art, éloigné pour un temps des considérations contemporaines, conserverait en lui une pratique que l'on continuerait d'appeler photographie » (p. 192).

Claudia Moisei
claudiamoisei@yahoo.fr

Nelly BLANCHARD, Mannaig THOMAS, dirs, *Des littératures périphériques*.

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Plurial, 2014, 329 pages

Que sont les littératures « périphériques » ? Qu'est-ce qui les définit ? Comment caractériser leur fonctionnement et leur production ? Telles sont les questions auxquelles une vingtaine de contributeurs apportent des réponses illustrées dans

le collectif dirigé par Nelly Blanchard et Mannaig Thomas. Parce qu'elle envisage le texte littéraire comme un produit issu d'une personnalité dans un contexte social particulier, la sociologie de la littérature semble d'emblée le meilleur outil pour saisir cet objet d'étude que les chercheurs peinent visiblement à nommer. Dès la formulation même du titre, le couple conceptuel centre/périphérie est posé comme paramètre structurant de l'investigation. Mais, parce que ses contours ne vont pas de soi, les directeurs du projet font bien d'ouvrir la discussion par leur circonscription. En effet, initialement paradigme géographique et économique, le couple conceptuel centre/périphérie n'induit pas qu'un rapport spatial quand il est appliqué au champ symbolique. Il implique surtout un rapport d'espace social, et donc un rapport de pouvoir, fluctuant dans le temps en ce sens qu'il est à comprendre dans le cadre de l'appartenance ou non à des réseaux de centralités. Car, dans notre monde post-moderne, c'est la concentration d'un certain nombre de paramètres (information, capacité d'innovation, moyens d'action, pouvoir de décision, etc.) en un espace et son absence dans un autre qui définit l'un comme centre et l'autre comme périphérie. En fait, dans le champ littéraire, c'est la capacité à accorder ou non la consécration à un agent qui en fait le centre ou la périphérie. Du coup, mesurer la distance entre ce centre essentiellement virtuel et la ou les périphéries non moins mouvantes devient problématique, en ce sens que l'opération tient à la fois des critères sociaux et des représentations que ceux-ci induisent dans le champ.

Une fois le cadre ainsi esquissé en préambule (pp. 11-24), les diverses études peuvent cerner le champ d'investigation caractérisé par sa variété et sa multiplicité, mais aussi par les similitudes avérées de l'objet d'étude. Ainsi les communications sont-elles organisées en deux moments graduels et dynamiques qui renvoient logiquement au questionnement initial qui structure la recherche : la définition des littératures périphériques et leur fonctionnement.

L'ouvrage est constitué de deux parties qui rassemblent respectivement trois et cinq contributions. La première (pp. 25-156) traite de deux axes importants des contours mêmes de la définition du champ d'investigation : les types de périphéries et les enjeux de la dialectique centre/périphérie. Sur la base d'analyses minutieuses de données empiriques collectées, les trois premières contributions dégagent trois types majeurs de périphéries. Dans le but de rendre compte de ce qui lui apparaît comme la centralité de la question sociale en France des origines

de la sociologie à nos jours, Annick Madec (pp. 31-42) interroge les diverses étapes qui scandent les luttes entre l'écrivain et le sociologue. La chercheuse en arrive à la conclusion que, en la matière, le champ épistémologique a évolué de la sociographie à une sorte de polygraphie. Poursuivant l'effort de définition du concept, Thierry Glon (pp. 45-55) traite de la « périphérie générique » et propose d'envisager les littératures régionales, notamment dans un espace comme la France, comme un jeu de variations. En s'appuyant sur le cas breton, le critique montre comment la littérature bretonne contemporaine s'est construite contre le régionalisme et ses clichés. À juste titre, cette dernière peut être comprise comme une entreprise expérimentale qui participe d'un projet de régénération littéraire. Pour fermer ce chapitre initial, la contribution de Matteo M. Pedroni (pp. 59-73) interroge la condition de l'écrivain dans un pays dont l'exiguïté territoriale est inversement proportionnelle à la complexité socio-politique et linguistique, la Suisse. La situation de trois écrivains tessinois est prise comme exemple. En effet, écrivains italophones de la « périphérie européenne » dans un pays multilingue dont l'italien représente moins de 1 % de la population, « écrivains mineurs dans une langue majeure » donc, leur situation atteste finalement de la complexité du phénomène et de la fragilité même du couple conceptuel centre-périphérie convoqué comme outil d'analyse.

Complétant l'illustration de la dialectique centre/périphérie, le deuxième chapitre du premier volet de l'ouvrage ne pouvait trouver meilleur moyen que la convocation des littératures périphériques spécifiques dans un premier temps et l'écoute de ceux qui créent cette littérature au quotidien, dans un second temps. Ur Apalategui (pp. 91-101) interroge la « misère » des écrivains « périphériques » basques alors que Jean Casenave (pp. 119-132) aborde cette même littérature de ce « pays » situé sur les deux versants des Pyrénées occidentales, sous l'angle historiographique. Ur Apalategui « lit » ainsi la nouvelle *Bi bihotz. Hilobi bat* (« Deux cœurs. Une tombe ») de Ramon Saizarbitoria comme une métaphore de la vie de l'écrivain basque et de celle de ses congénères. Ce faisant, il montre que l'écrivain de la/en langue minoritaire – qui ne peut donc espérer de consécration – pose au sens pragmatique, par le choix de ce « patois » au détriment du code « principal », un véritable acte de langage/de militantisme. Il s'engage alors, comme dirait la critique postcoloniale, dans le processus révolutionnaire de la réécriture de l'Histoire, à son avantage. La conséquence inévitable étant son exclusion de fait des possibilités de consécration autonome – au vu

de la faiblesse et du manque d'autonomie du (sous-) champ dont il relève – ou hétéronome par le centre dont il conteste la centralité. Quant à Jean Casenave, il choisit d'aborder la littérature basque par l'entrée historique. Ainsi, analysant cette littérature à l'aune des modèles élaborés par l'historiographie, le critique en arrive-t-il à mettre en cause la pertinence même du concept de « littérature périphérique », concept auquel il préfère celui de « petite littérature », parlant de cette littérature d'un « territoire » à cheval sur des entités politiques souveraines, la France et l'Espagne.

La condition des écrivains « peu connus » de la région Rhône-Alpes, elle, fait l'objet de la communication de Géraldine Bois (pp. 79-90) alors que Marie-Jeanne Verny (pp. 137-156), pour sa part, donne la parole à des créateurs de la littérature occitane d'hier et d'aujourd'hui. Tandis que sur la base des observables collectés et analysés (conditions de création, de production et de consécration, etc.), Géraldine Bois montre combien, en matière de reconnaissance, il n'existe pas d'univers régional caractérisé par des lieux et des préoccupations propres et distincts de l'univers national, Marie-Jeanne Verny conclut de ses « échanges » avec les acteurs du sous-champ occitan que la littérature occitane est résolument marginale dans l'espace littéraire national, ne serait-ce que par la proportion infime du nombre de titres publiés en l'ange locale, comparativement à celui des publications dans la langue dominante, le français. Cette situation de minoration linguistique n'est pas sans effet sur les attitudes et les représentations des acteurs mêmes du champ spécifique, quant à leur choix d'écriture. L'autre rive de la Méditerranée est elle aussi à l'honneur, avec Mohand-Akli Salhi (pp. 103-118) qui étudie les corrélations entre le renouveau des pratiques littéraires et la visibilité du champ littéraire kabyle contemporain. Plutôt clandestine et donc en manque de visibilité sociale depuis l'indépendance du pays, la littérature kabyle a gagné de nouveaux espaces depuis la reconnaissance constitutionnelle et l'enseignement de l'amazighe par l'école. Cette situation nouvelle fournit tous les jours davantage d'éléments pour la constitution d'un sous-champ littéraire régional et autorise valablement à questionner le traditionnel regard bipolaire (arabe-français) généralement porté sur la littérature algérienne.

Le second volet de l'ouvrage traite du fonctionnement des littératures périphériques. Il est quantitativement légèrement plus important que le premier. En effet, bien que lui aussi soit divisé en deux chapitres, ce volet intitulé « Fonctionnement » (p. 157) comprend dix communications distribuées équitablement dans les

deux mouvements. Le premier chapitre traite de la « singularité des productions périphériques » (pp. 159-230) tandis que le dernier s'intéresse aux « spécificités de la structuration périphérique » (pp. 231-326). En vue d'illustrer la spécificité des littératures périphériques, la production de trois « continents » (Europe, Afrique et Caraïbe) exprimée en trois langues (breton, russe et anglais) est convoquée par cinq communications. Yves Le Berre (pp. 163-170) nous apprend comment et pourquoi, déjà aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, la Bretagne n'a jamais pu constituer un foyer littéraire et explique, par ricochet, pourquoi aucune œuvre créée dans cette langue n'a jamais pu véritablement être consacrée en dehors des strictes limites de l'aire de la pratique de cette langue vernaculaire. Du coup, les créateurs qui aspirent à une quelconque consécration n'ont donc pas eu d'autres choix que d'écrire dans la langue dominante, le français. Dans ces conditions, pour coller aux attentes des consommateurs du centre, les auteurs bretons se font porteurs des aspirations et attentes de l'Autre, se mettant ainsi à distance des préoccupations de celles et ceux qui ont (ou sont supposés avoir) suscité leur création. Stefan Moal (pp. 201-215), lui, s'intéresse à la même Bretagne, mais à quatre siècles d'intervalle, avec l'œuvre d'Yann Gerven, un auteur breton contemporain spécialisé dans l'ethno-polar. L'analyse contrastée et en contrepoint de la biographie et de la bibliographie de l'auteur de *War un ton laou* (Morlaix, Skol Vreizh, 2003) indique la voie/voix royale pour « défendre et illustrer » une langue ou une culture. En effet, utiliser quotidiennement une langue dans les situations de communication et (donc) comme médium de toute production discursive, artistique ou non, est, selon le romancier, bien plus efficace que tous les discours théoriques enflammés. Le « paradoxe » de la littérature russe, à la fois impériale et périphérique dans l'espace occidental est, quant à lui, étudié par Serge Loret (pp. 189-200). Dans un rappel historique, le critique laisse jouer l'opposition centre/périphérie dans cette littérature qui occupe – dans le monde occidental –, à partir du ^{xviii}^e siècle, les deux positions en même temps. À partir des orientations thématiques et des formes auxquelles sa position périphérique peut être associée, la communication infère la reconnaissance et la visibilité par le monde extérieur à l'ancien rideau de fer, de cette vaste littérature aujourd'hui.

Les deux autres contributions de ce troisième chapitre portent sur deux espaces géographiques non européens : l'Afrique et la Caraïbe postcoloniales. Le statut des écritures de l'Afrique francophone contemporaine est le sujet de la communication de Valencia Tarquini (pp. 173-188). Approcher les

productions de cette partie du monde à l'histoire particulière à partir de la catégorie centre/périphérie soulève, comme on le sait, des débats sur les fondements axiologiques d'une telle catégorie, en même temps qu'il induit des sous-entendus idéologiques dont le moindre n'est pas le confinement des productions africaines à l'extrémité d'un système bipolaire où, pour reprendre l'image météorologique de Robert Escarpit dans *La Révolution du livre* (1965, Paris, Unesco), Paris est le centre de « haute pression littéraire » (p. 88), l'épicentre qui impulse tout mouvement, quand le « continent noir » demeure, lui, le lieu de « basse pression littéraire » qui suit et subit. L'analyse restitue les dynamiques en œuvre dans le champ de la littérature francophone d'Afrique, notamment, celle qui consiste pour un certain nombre d'agents – parfois parmi les plus consacrés par Paris et ayant une maîtrise certaine des règles d'accès aux champs – à exploiter stratégiquement le paradigme de la contestation (à travers les discours d'escorte, les entretiens dans les médias, les manifestes, etc.) afin de se positionner à la marge des structures établies dans le but d'amorcer un processus autonormatif du champ. Après l'Afrique francophone, la Caraïbe anglophone. Comme dans tout champ postcolonial, les rapports centre/périphérie sont instables et fluctuants au gré des bouleversements historiques, idéologiques, politiques et culturels. L'écriture de la Caraïbe anglophone représentée sous la plume de Noémie Le Vouch (pp. 217-230) par la production d'Earl Lovelace n'échappe pas à cette logique où l'identité du centre découle de la représentation de la périphérie et inversement, comme l'a si bien montré Edward Said dans *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (1978, New York, Pantheon). Initialement ignorée par le centre, la Grande-Bretagne, la littérature de la Caraïbe anglophone est graduellement intégrée dans la littérature « canonique ». Car ses thèmes ne constituent pas de rupture véritable avec ceux du centre. Pourtant, comme le montre l'histoire de tout champ postcolonial, tôt ou tard, un nombre toujours plus important de ses producteurs finit par s'en écarter, voire par s'opposer aux canons. La contre-littérature qui en résulte questionne, de facto, les canons mêmes de l'écriture du centre en même temps qu'elle esquisse, explicitement ou non, les modalités de création d'un champ alternatif et donc concurrent.

Le dernier chapitre, lui, se préoccupe des spécificités de la structuration périphérique à partir de la production dans cinq contextes particuliers en cinq langues périphériques : l'occitan et le corse en France, le français en Belgique, le breton à Rome et le gallois en Grande-Bretagne. Le chapitre s'ouvre

justement sur la réception de la littérature occitane en France. Écrivain d'oc, Frédéric Mistral est aussi incontestablement écrivain français puisque toute sa production paraît simultanément en version bilingue (occitan/français) depuis *Mirèio* en 1890. Jean-Yves Casanova (pp. 235-250) examine comment l'accueil de l'œuvre du prix Nobel de littérature 1904 par ses pairs français, d'Alphonse de Lamartine à Maurice Barrès, est modulé/mâtiné par la compétition induite. Comme on le sait depuis les travaux de Pierre Bourdieu, l'auteur occitan discute avec ses pairs le capital symbolique dans le champ de pouvoir de la France de la fin du siècle. Pour des raisons à la fois politiques, culturelles, économiques et stratégiques qui structurent l'ensemble du champ littéraire hexagonal, sa production est donc reçue dans une certaine marginalité. Publier simultanément en occitan et en français participe d'une stratégie pensée de l'auteur d'insérer culturellement, économiquement et politiquement sa production dans le champ dominant. Mais, par ce même fait, il définit les contours de la littérature occitane comme littérature périphérique. Car, ainsi l'œuvre ne semble-t-elle devoir exister que par le centre dont la reconnaissance l'attire, la façonne et, incontestablement, pèse sur elle. Par le fait même, l'auteur mine à jamais tout ce qui pourrait relever de l'ordre de l'effort de création d'un champ littéraire « périphérique » autonome.

L'institutionnalisation de la périphérie par le centre auquel semble conduire la stratégie de Frédéric Mistral décrite à l'instant semble se rapprocher de la situation de la littérature bretonne sous la plume de Ronan Calvez (pp. 267-279) qui montre comment, du xv au xxe siècle, Rome a été la capitale littéraire de la Bretagne. Si du xve au xvii^e, et ce à cause sans doute de ses contenus, la littérature n'a jamais été étudiée, et donc jamais consacrée qu'à partir de points de vue religieux ou philologique, à partir du xviii^e siècle, un son de cloche différent se fait entendre par une création plus autonome et généralement indépendante aussi bien de l'autorité de l'État central que de l'influence directe de l'Église. Ce qui donne lieu à une littérature mondaine voire libertine dont des créations (*Bursud ar guin*/*Le miracle du vin*, par exemple) parodient les *Saintes Écritures* et promeuvent des situations où la bonne chair le discute à la frivolité. Le dernier espace français dont la spécificité du périphérique est prise en charge est la Corse. Traitant du destin de la production littéraire en langue corse, Dominique Verdoni (pp. 281-295) constate que l'espace de diffusion de cette création reste à élaborer. Car, en dépit des dispositions nationales et locales en faveur des cultures régionales, la construction identitaire de la communauté corse,

à travers la revendication qui touche à l'intérieur du système culturel et à la langue corse, semble connaître, dans les faits, un dysfonctionnement qui conduit plus au déni de soi qu'à la conscience de soi qui, pour exister, doit dépasser toutes les étapes de l'objectivation sociale. La notion de citoyenneté (à la française) qui a longtemps été le credo de l'État central, en procédant par abstraction des différences au nom du principe d'égalité, n'a sans doute jamais éludé la volonté des individus de voir reconnaître leurs spécificités, mais, elle n'a pas, non plus, accordé des moyens objectifs aux communautés pour construire une identité propre, même compatible avec les impératifs de la nation politique et institutionnelle.

À côté des productions en langues minoritaires par rapport au français médium dominant, un champ littéraire francophone en contexte où le français est langue minorée, la Belgique, intéresse la contribution de Björn-Olav Dozo (pp. 251-263). Sans doute plus que toutes les autres littératures « minoritaires » analysées dans cette partie de l'ouvrage, l'objet de l'étude de Björn-Olav Dozo connaît, en plus du problème de désignation propre à nombre de littératures en français hors de France, celui de sa circonscription même. La discontinuité de l'espace politique est-elle suffisante pour rompre la continuité géographique et linguistique (littéraire, culturelle, etc.) entre la France et la Belgique francophone ? Cette problématique est au centre, non seulement du processus de la création de la littérature dans « la langue de Molière » dans le pays du roi Albert II, mais surtout de sa réception et donc de sa consécration. Par conséquent, les animateurs de la vie littéraire « francophone » belge assument une double fonction. D'une part, sur le plan intérieur, ils servent d'intermédiaires et de relais et assurent, finalement, l'existence d'un ensemble qui dépasse la somme des individus qui constituent le sous-champ. D'autre part, en recourant à la France comme lieu de médiatisation et de médiation du discours littéraire, ils permettent aux agents du champ belge une mise en lumière qui leur assure une existence, une visibilité et une caution, c'est-à-dire un capital symbolique plus important et convertible à leur avantage dans le (sous-)champ local.

Le « cas » de la dynamique de l'édition galloise – dont la production est la plus importante de toutes les langues minoritaires européennes en dehors du cas catalan – est évoqué en épilogue à l'ensemble des communications rassemblées dans le volume. La plume d'Anne Hellegouarc'h (pp. 299-326) dessine les contours d'une « province » éditoriale excentrée du Royaume-Uni caractérisée par une vitalité et un dynamisme surprenants. Les liens organiques

entre la littérature, la langue galloise et un certain non-conformisme de la population locale, la grande capacité d'adaptation des agents du champ littéraire (pourtant ?) dispersés à travers la campagne anglaise, le soutien ciblé des autorités et quelques autres raisons analysées expliquent cette *success story*. Il convient d'insister avec Anne Hellegouarc'h sur le fait que, bien que sur le plan géographique voire géoéconomique la littérature galloise puisse apparaître comme périphérique, ses acteurs d'aujourd'hui comme ceux d'hier (ceci explique-t-il cela ?) n'ont jamais perçu/considéré leur espace de création, de production et de consommation comme une périphérie dont le centre serait Londres et le Sud du Royaume-Uni en général. En tout état de cause, l'histoire de cette édition excentrique semble une belle leçon d'opiniâtreté à toutes les autres littératures minorées ou minoritaires d'ici ou d'ailleurs et dont quelques-unes ont fait l'objet des analyses présentées dans ce volume.

Ainsi, *Des littératures périphériques* se préoccupe de la double problématique de la définition et du fonctionnement des provinces marginalisées de notre « République mondiale des lettres » dans la globalisation critique et présente un intérêt multiple. En faisant le choix de travailler à plusieurs mains, Nelly Blanchard et Mannaig Thomas qui, en plus, allient judicieusement théoriciens, critiques et acteurs de la scène littéraire, ont su tirer avantageusement profit des opportunités induites pour aboutir à des résultats congruents, du fait de la variété et de la complémentarité des postures et des points de vue. Ce qui décuple l'intérêt de l'étude. L'une des constatations que l'ouvrage donne à l'observateur du champ littéraire français façonné par le principe jacobin, « un peuple, une nation, une nation », est que l'homogénéité de l'écriture française est un beau leurre. La satellisation décriée des autres littératures de l'espace francophone par Paris et ses institutions semble à première vue le fait des seules littératures du Sud (Afrique et Antilles ou Mascareignes) et, dans une moindre mesure, celui de la périphérie francophone occidentale – Québec, Belgique, Suisse. Mais elle est tout simplement une version « extérieure » de l'impitoyable hégémonie que l'Hexagone exerce depuis beaucoup plus longtemps qu'il n'y paraît, sur les écritures nationales : bretonne, occitane, basque, corse, etc.

Sans doute pourrait-on relever, d'une part, le fait que la littérature hexagonale, et plus nettement la littérature bretonne, se taillent la part du lion autant du point de vue de la quantité que de la fréquence des contributions et, d'autre part, que la littérature

d'expression française constitue l'essentiel du corpus analysé : la portion... périphérique étant réservée aux autres littératures et langues. Mais, ce « défaut » tient clairement de la qualité de ce genre de projet : il faut se souvenir que l'événement scientifique dont les communications rassemblées sont le résultat est organisé en Bretagne... L'étendue et la complexité des contextes de création sollicités, la variété appréciable des langues de production et l'approche résolument transdisciplinaire, opérant à partir de perspectives multiples mais complémentaires, convoquée pour décrypter ces derniers font des *Littératures périphériques* une réponse ciblée, argumentée et convaincante aux questions essentielles posées à l'entame de l'étude. Contrairement à certains ouvrages nés dans des conditions similaires, celui dirigé par Nelly Blanchard et Mannaig Thomas frappe aussi par sa structuration cohérente et dynamique sous-tendue par des titres et sous-titres expressifs, lesquels situent d'emblée chaque contribution par rapport à la problématique centrale de l'ouvrage en même temps qu'ils justifient sa place dans le chapitre particulier :

Pierre Fandio

Griad, université de Buea, CMR
fandiopierre@yahoo.fr

François-Emmanuel BOUCHER, Sylvain DAVID, Maxime PRÉVOST, dirs, *Mythologies du superhéros. Histoire, physiologie, géographie, intermédialités*. Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Acmé, 2014, 260 pages

À première vue, aborder les superhéros à l'aune de la question du mythe paraît relever de l'évidence. En effet, comme le notent les directeurs de cet ouvrage collectif, ils sont souvent considérés comme les « demi-dieux d'un monde sans Dieu » (p. 5). Ils s'inscriraient alors dans un processus social de sécularisation impliquant, non pas une disparition totale du religieux, de la ritualité et de la valeur édifiante des récits issus de textes sacrés, mais d'une acceptation de la non-transcendance de ces objets de culte qui conserveraient toutefois une essence théologique. C'est en effet un discours très présent dans les médias ainsi que dans la pensée collective. Cependant, dès que l'on se penche sur différentes tentatives de circonscrire le phénomène mythologique et celui des superhéros à l'aide de définitions transversales, les choses ne sont pas aussi simples.

Les auteurs notent qu'il serait très exagéré de parler de véritable mouvement religieux et donc d'en référer à la définition la plus classique du mythe pour expliciter l'engouement autour de ces personnages issus des

comic books des années 40. Cela pourrait conduire à une forme de décontextualisation par l'universalité qui voudrait que, de tout temps, tous les récits populaires aient eu la même forme et répondaient aux mêmes enjeux. Au contraire, il s'agit de montrer que si les superhéros ne rentrent pas dans une définition simple, ni ne sont assimilables à toutes les formes précédentes, c'est qu'ils disent quelque chose de l'époque qui les a vus naître et évoluent avec elle. Pourtant, les auteurs n'échappent pas à un retour de la religiosité, ce qui peut conduire à certaines expressions quelque peu contradictoires et à l'idée que « le mythe peut exister hors de toute religion devenant par le fait même, aux époques modernes et post-modernes, une forme de religion de substitution » (p. 9). Le mythe contemporain (qu'il soit superhéroïque ou non) est-il alors une part du phénomène religieux ? Est-il, à lui seul, une nouvelle forme de religion laïque ? Ces questions resteront non tranchées, mais cette ambiguïté sur le statut mythique de la figure du superhéros et sur la forme contemporaine du concept de mythe, plutôt que d'être une limite, permettra à chaque auteur de s'emparer des deux éléments et de tenter d'y voir des points de convergence. C'est d'ailleurs ce qui est indiqué d'emblée lorsque les auteurs insistent sur le fait qu'il s'agit surtout d'extraire du concept de mythe un certain nombre de traits qui sont transposables à la culture populaire (p. 14). Il s'agit donc de mettre en avant les points communs plutôt que les différences, quitte à mettre de côté ce qui sépare les deux formes de récits, et de faire des traits du mythe pris isolément des clés d'analyse historique ou textuelle.

L'histoire est d'ailleurs le premier thème abordé avec trois articles éclairants sur les filiations que peut avoir le genre superhéroïque avec d'autres formes culturelles. Ainsi Michaël Meyer (pp. 27-46) note-t-il une corrélation entre les spectacles de foire et leur exposition de corps musculeux, la montée en puissance du culturisme et la manière dont sont représentés les superhéros. Il s'agit d'une histoire qui s'inscrit alors dans celle plus vaste de la virilité et de la mise en scène du corps masculin. Les deux autres textes portent sur des rapprochements avec d'autres figures de la culture populaire. Pour Maxime Prévost (pp. 47-67), il s'agit en premier lieu d'Asterix, Obélix et de Porthos, le plus surhumain des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas. L'auteur reste très prudent, voire critique, à juste titre quant à un usage abusif de la notion de mythe fort dévoyée. Il avance toutefois que l'on trouve chez toutes ces figures une forme mythifiée non seulement des péripéties, mais des relations entre les personnages fonctionnant souvent en équipes soudées par une forte amitié. Une autre comparaison